

Une plaque en mémoire de deux Justes apposée devant l'école André Malraux de Courbevoie

Il y avait des officiels en cette cérémonie du 14 mars dernier, mais aussi de nombreux membres de la famille des Justes Daisy et Roger Lanier, et de la famille de Sore et Isaac Taklender, sauvés grâce à eux. Pour Monique Berrebi, née Taklender après la guerre, il s'agit des deux branches de ce qui est devenu « une seule et grande famille ». Ainsi les deux fils de Daisy et Roger Lanier, inspecteur de police à l'époque, par conséquent conscient des risques encourus sont « ses cousins » qu'elle apprécie énormément, explique-t-elle. Le Maire de Courbevoie, le député-Maire de Bois-Colombes, représentant le Conseil Général des

Hauts-de-Seine, le Président de la communauté juive de Courbevoie ainsi qu'un représentant de Yad Vashem ont apporté une touche plus solennelle à cette réunion de famille empreinte d'émotion. Cette plaque jouera un rôle pédagogique d'autant plus fort qu'elle a été apposée sur un mur côté rue de l'école construite sur l'emplacement de ce qui fut l'immeuble où ont vécu les Lanier, leur premier fils, et l'une de ses grands-mères. Mais qui n'ont pas hésité à accueillir le jeune couple juif qu'ils ont sauvé. ■

H.K.L.



Devant la plaque, Monique Berrebi, née Taklender, entre ses « cousins » Gérard et Michel Lanier.

LES JUSTES DE C

Roger Lanier, inspecteur de police, et sa femme ont désobéi aux ordres de Vichy. Ils ont hébergé un couple de juifs et ont sauvé nombre d'entre eux des camps de la mort.

C'est une vieille dame douce et riieuse — comme savent si bien l'être les vieilles dames — qui nous a ouvert la porte de son appartement de Courbevoie, en banlieue parisienne. Courbevoie où Daisy est née en 1915, où elle a vécu avec son époux, Roger Lanier, décédé il y a deux ans. Courbevoie où les Lanier ont caché, de juillet 1942 — quelques heures avant la grande rafle du Vél' d'hiv' — jusqu'à la libération de Paris un couple, Isaac et Soré (devenus Emile et Christiane), pour leur éviter la déportation et la mort.

Pour parler de cette époque, Daisy ne fait pas de grandes phrases, préfère dire des choses toutes simples (« C'étaient mes amis! »), refuse d'être qualifiée d'héroïne (« Il y a beaucoup de gens qui ont fait pareil »), s'étonne de nos questions (« Peur? On ne pensait pas à ça ») et se retourne vers Monique lorsque sa mémoire flanche. Monique est née après la guerre au foyer d'Emile et Christiane (aujourd'hui disparus), mais elle connaît l'histoire de ses parents par cœur et toute son enfance fut bercée du récit du courage tranquille de Roger et Daisy, qu'elle a toujours considérés comme son oncle et sa tante.

L'histoire est tragiquement banale. Emile et Christiane ont fui les pogroms d'Europe centrale des années trente et vivent à Paris où ils se marient en 1939. Lorsque la guerre éclate, comme tous les juifs, ils sont pourchassés, traqués, il faut constamment se cacher. Pas facile d'échapper aux rafles quand on a un bel accent étranger, quand on habite au cœur de Paris dans un



16 juillet 1942. Rafle du Vél' d'hiv'. 13.000 juifs envoyés vers les camps d'extermination

URBEVOIE

arrondissement où habitent nombre de juifs, français ou étrangers. Emile et Christiane, comme tant d'autres, passent des jours et des nuits réfugiés dans une cave, ne mettent le nez dehors que lorsqu'ils pensent le danger écarté. Mais un jour débarque chez eux Roger, un inspecteur de police avec qui, par l'intermédiaire d'une voisine, ils se sont liés d'amitié depuis quelque temps. On est le 15 juillet 1942. Roger, à la préfecture, a eu vent d'une rafle de grande envergure qui se prépare. Il lance à ses amis : « Vous faites quatre nœuds à un balluchon et on fonce chez moi. Vous y resterez une quinzaine de jours jusqu'à ce que ça se calme ! » Daisy se souvient qu'ils attendront que la concierge ait fini de balayer l'escalier pour sortir de l'immeuble et s'engouffrer dans le métro...

Daisy refuse d'être une héroïne : « Il y a beaucoup de gens qui ont fait pareil »

C'est ainsi qu'Emile et Christiane ont débarqué au domicile de Roger et Daisy, parents d'un tout jeune bébé. « Roger ne m'a pas demandé mon avis », rigole aujourd'hui Daisy. N'empêche que « non, franchement, je n'ai jamais eu envie qu'ils s'en aillent ». La vie s'organise, cahin-caha, dans le deux-pièces de Courbevoie. On met la radio à tue-tête pour que les voisins n'entendent pas Emile, qui est tailleur, faire tourner sa machine à coudre. Lorsqu'il y a des visites imprévues, on se cache sous le lit. Quand Emile n'en peut plus, Roger sort avec lui, la nuit, pour l'aider à se calmer, pour qu'il puisse griller une cigarette. Le ravitaillement ? Roger se débrouille. Avec la complicité de ses propres parents, qui habitent dans le même immeuble.

Etonnant récit que celui de Daisy. Par bribes, on comprend que son mari et elle-même n'ont pas seulement aidé Emile et Christiane. Il y a eu les fausses cartes d'identité fournies à nombre d'étrangers, les tickets d'alimentation procurés à toute la famille d'Emile et Christiane. Et puis aussi, les noms et les adresses de juifs promis à la déportation que Roger relevait à la préfecture. Alors, explique Daisy, « Roger me disait, prends ton vélo, on va

faire le tour pour les prévenir. Et on le faisait, c'est tout » !

Elle hésite, ne voit pas ce qu'il y aurait d'autre à raconter, lance gaiement : « Moi, je me trouvais bien avec mes juifs à la maison. » On finit par comprendre qu'elle porte en elle une plaie mal refermée, parle d'enfants qu'elle n'a pu sauver, les neveux du couple qu'elle cachait. Son explication est douloureuse et confuse, c'est Monique qui prend le relais : « Un jour, Daisy est partie à Belleville chercher les trois enfants dont le père avait été déporté en mars 1942. Ils avaient huit, dix et douze ans. Ils sont restés quinze jours chez elle, toujours dans le petit deux-pièces déjà surchargé. Elle avait trouvé des gens pour les accueillir. Mais leur mère a voulu les récupérer malgré les supplications de Daisy. Et ils ont tous été déportés. »

On apprendra aussi, toujours par Monique, que ses parents parlent parfois de

retourner chez eux, à Paris, conscient qu'ils sont de mettre en danger toute la famille qui les héberge. Mais Roger ne le laisse pas faire : « Si vous essayez de vous sauver, j'utiliserai mon pistolet d'ordonnance pour vous tuer humainement et vous éviter ainsi une mort sauvage et indécente. Pour vous épargner des souffrances et de tortures. »

Bon, voilà, tout est dit. Daisy fouille dans ses tiroirs pour retrouver la médaille de Justes, que Monique a fait obtenir au Lanier, de l'Etat israélien puisque le gouvernement français n'a pas cru bon de remercier ces gens qui ont sauvé l'honneur de la France en désobéissant aux ordres de Vichy. Et de ses trésors entassés, lettres, photos, Daisy sort... une étoile jaune, soigneusement conservée, qui désignait Christiane, son amie, sa sœur, à la vindicte des pétainistes et des nazis.

Florence Haguenaue

Vérités et mensonges

Le renvoi de Maurice Papon devant la cour d'assises de la Gironde a remis sur le devant de la scène la période de Vichy et le sort réservé aux juifs en France pendant l'Occupation. Ce fut l'occasion d'entendre quelques vérités historiques mais aussi nombre de mensonges et d'horreurs proférés publiquement.

Il y eut par exemple cette étrange émission télévisée où Maurice Papon joua les victimes d'une machination montée par des forces obscures. Devant des millions de téléspectateurs, celui qui fut secrétaire général de la préfecture de Bordeaux pendant la Seconde Guerre mondiale prétendit « tout ignorer » de la destination des 1.560 personnes d'origine juive qui, par ses soins, furent envoyées du camp de Mérignac à Drancy, puis déportées à Auschwitz. Il y eut, quelques jours plus tard, une interview de Michel Junot, qui fut, en 1942-1943, sous-préfet à Pithiviers (où furent internés des milliers de juifs, français et étrangers, avant leur déportation vers les camps d'extermination nazis). Interrogé sur l'aide qu'il apporta aux autorités allemandes pour l'organi-

sation de ces convois de la mort, il lança : « Nous ignorions leur destination, (même si) on imaginait bien qu'ils ne partaient pas pour des vacances agréables. »

C'est dans ce contexte qu'il nous a paru important de raconter l'histoire simple de Roger Lanier, alors inspecteur de police à la Préfecture de Paris. Lui qui sauva des juifs des convois de la mort ne devint jamais ni ministre comme Papon ni adjoint de Jacques Chirac à la Mairie de Paris, comme Junot. Il ne reçut d'ailleurs aucune décoration, aucune médaille du gouvernement français. Savait-il vraiment le sort effroyable qui était réservé à ceux qui étaient déportés ? Sûrement pas. Pourtant, en toute simplicité, en toute humanité, avec sa femme Daisy, il n'hésita pas à mettre la vie de toute sa famille en danger : entre 1942 et 1944, il cacha dans son deux-pièces de la banlieue parisienne un couple de juifs d'origine polonaise. Son unique souci fut alors de protéger « ces étrangers et nos frères pourtant », pourchassés « parce qu'à prononcer, (leurs) noms sont difficiles ».

F. H.